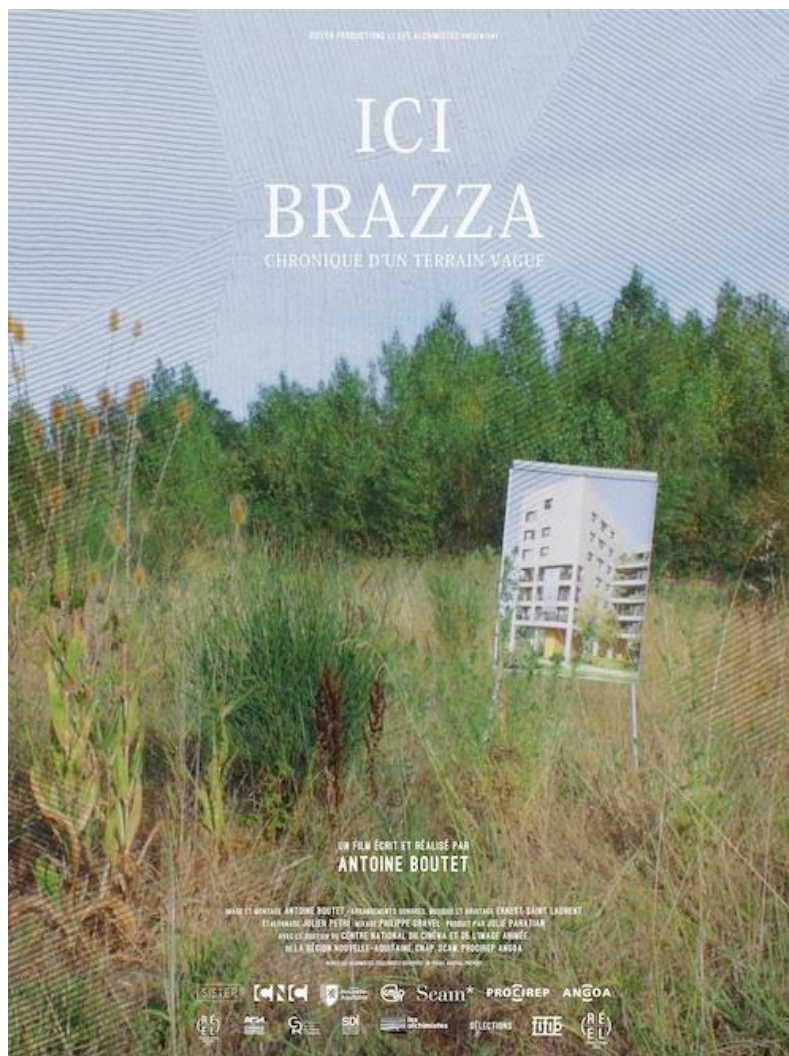




Soirée Partenariat du 18 juin 2024 Association des Architectes de l'Ain

Ici Brazza, Chronique d'un terrain vague

Sortie 24 janvier 2024 | 1h 25 min – distribution : Les Alchimistes
Film D'Antoine Boutet



Synopsis : « Ici Brazza » tout un programme : une zone en friche vit ses dernières heures. 53 hectares à bâtir pour un vaste projet immobilier dans l'air du temps. Chronique d'un terrain vague en transformation, le film scrute l'annonce d'un « nouvel art de vivre » dans la réalité brute du terrain. Suscitant désir et appréhension, les états successifs du paysage dessinent au fil des ans l'image de la ville de demain.

LE REALISATEUR : Le Monde : on ne peut pas dire que le réalisateur **Antoine Boutet**, 55 ans, galvaude sa présence sur les écrans. Les deux fois où il s'y aventura furent toutefois suffisantes pour prendre la mesure de sa voix très singulière dans le paysage du documentaire français. La première en 2010 avec *Le Plein Pays*, aux aguets d'un anachorète et artiste brut des forêts du Lot. La deuxième en 2014 avec *Sud Eau Nord Déplacer*, dans lequel il dynamite façon puzzle le plus grand chantier hydraulique du monde qui consiste à drainer les eaux du sud vers le nord aride de la Chine.

Réalisateur français, depuis 15 ans, ses films documentaires prolongent son travail de *plasticien sur la transformation du paysage* : le long-métrage *Sud Eau Nord Déplacer* suit pendant quatre ans le plus grand projet de détournement d'eau au monde ; *Zone of initial dilution* montre un territoire bouleversé par la construction du barrage des Trois Gorges en Chine ; *Le plein pays* révèle l'existence d'un ermite au fond d'une forêt française... *tous primés dans de nombreux festivals en France et à l'étranger*. Son dernier long-métrage *Ici Brazza* fait la chronique d'un terrain vague confronté à la naissance d'un quartier et d'un « nouvel art de vivre ».

LE FILM : "Brazza est un quartier de la rive droite de Bordeaux, nommé d'après un commissaire-général du gouvernement français en Afrique centrale. Si la rive gauche de la Garonne, sur laquelle la ville s'est historiquement développée, dédiait ses quais à l'import de fruits en provenance des colonies françaises, ici, résume un couple de retraités interrogé au début du film, "c'était que la saloperie, les charbonnages, les acides." Et longtemps, ça l'est resté : friches industrielles accueillant des usines d'engrais chimiques, chemins de fer abandonnés, sols pollués, eaux stagnantes, boue verdâtre, squats et camps de fortunes que le cinéaste cartographie avant d'y voir apparaître des panneaux transformant ce terrain vague de cinquante-trois hectares en opportunité immobilière, des policiers pour expulser manu militari ses occupants, des bulldozers et des

grues pour ériger le projet rêvé par la municipalité d'un quartier "éco-responsable". Antoine Boutet a passé plusieurs années à filmer ce qu'il faut bien appeler, contre la promesse d'un nouvel art de vivre, la mort au travail. Comme dans un film structurel, le programme s'accomplit tel qu'annoncé, et c'est sans surprise que la nouvelle réalité promise ressemble à s'y méprendre à une modélisation sur AutoCAD. Mais entre le grand dessein architectural et les petits gestes du travail cinématographique par lesquels Boutet documente un territoire en pleine métamorphose – avec une assiduité et une inventivité constante, du raz des fougères au sommet des grues, et par un travail sonore évoquant Tati – on sait qui, de l'éléphant blanc de l'urbanisme et de l'art termites du cinéma, survivra à l'autre."

ENTRETIEN avec Antoine Boutet : Entre territoire en mutation et projet d'aménagement urbain, quel est le personnage principal du film ?

C'est le territoire très clairement. Ce territoire près de chez moi, je l'avais arpenté à plusieurs reprises. À l'époque où le projet du film émerge, il est en friche et vu son emplacement dans la ville j'ai le sentiment que cette situation ne va pas durer. Le projet urbain que je découvre, je le

trouve à priori intéressant . La manière de penser ensemble le paysage et l'architecture, le choix de démarrer par la question du paysage avant celle de l'architecture, la réflexion proposée sur l'espace offert aux habitants... Je pars d'un sentiment « favorable » pour regarder

comment les choses vont se dérouler, comment le territoire va être amené à évoluer. À partir de là, je pourrais dire que je m'installe dans le paysage, que j'observe et j'attends. Aucune situation, puisque provenant du site n'était à négliger : les insectes qui occupent l'espace, les végétaux qui fissurent les murets, la lumière, le vent, la pluie, les saisons qui transforment le

paysage, des piquets de chantier dans les mauvaises herbes, une publicité délavée au fil des mois... Chaque détail racontait quelque chose. Il fallait trouver leur sens et leur donner un rôle dans la Grande Histoire de la ville en chantier. C'est comme ça, à la marge, que le film s'est construit

Qu'est-ce que peut le cinéma à cet endroit précis de la mutation d'un territoire urbain ?

Il peut montrer ce qu'on ne voit pas d'ordinaire et qui pourtant est sous nos yeux. Je me suis concentré sur le « déjà là » du territoire et sur ce que je pouvais cinématographiquement en dire. J'ai cherché une forme pour rendre les sensations et les émotions que je ressentais plutôt que de convoquer l'explication ou les témoignages. Pour cela, j'ai choisi la position du passant, les pieds sur terre, qui observe ce qu'on lui donne à voir, et qui confronte la fiction urbaine qu'il découvre à la dure réalité du

terrain. En ce sens, ce n'est pas un film bavard qui explique et prend par la main, qui suit des personnages qui raconteront leur projet, leurs luttes ou leurs malheurs. Ce qui est bavard ici, ce sont les signes dans l'espace public, les slogans, les publicités, les silhouettes en 3D d'une génération à cibler en priorité. C'est le discours des promoteurs qui fait mine de proposer quand il s'agit d'imposer. Le film le montre avec une certaine ironie.

5 années séparent l'émergence du film et son aboutissement. Comment gérer ce temps long ?

Je voulais ce temps long pour montrer le changement. Et faire un film sans savoir quand il ne se terminera ni où il se dirigera. D'autant que je ne maîtrisais pas la temporalité qui était celle du projet urbain. C'est lui qui donnait le rythme. J'ai commencé par documenter le « déjà là », cette friche qui allait disparaître. J'ai dû ensuite me caler sur le planning des travaux, sur ses différentes étapes, sur leur durée. C'était une autre expérience, venir et revenir tous les six mois. Et lorsque j'ai filmé la première phase du projet et les premières finitions, le temps cinématographique a repris le dessus. J'ai

compris qu'il n'était pas utile de suivre le chantier jusqu'à son terme, au risque sinon d'être dans une certaine répétition. Il y avait à ce moment-là une fin possible avec l'arrivée des premiers habitants. Et la structure était posée. En ayant suivi quelques endroits emblématiques, je pouvais jouer avec ces phénomènes d'apparition / disparition, donner à ressentir une certaine fragilité de la ville dans le temps, structurer le film comme un jeu de construction. Dans quelle dimension est-on ? Celle du dessin ? De la maquette ? Du construit ? Du rêve ou du réel ? Le film a fini par brouiller les pistes

Pour revenir au projet d'aménagement urbain, tu adoptes une position cinématographique particulière concernant ses protagonistes. Des silhouettes, des voix-off... pourquoi les avoir ainsi donné à voir ?

Ce projet urbain est particulièrement complexe. Plutôt que de le raconter « de l'intérieur », comme un film d'architecture, je me suis plutôt tenu à sa périphérie, en m'intéressant à son

enveloppe, à son « emballage ». La communication qui l'entoure, la façon de le présenter et de le vendre, je l'ai pris comme une fiction urbaine. Je l'ai abordé comme un

spectacle, un théâtre où un décor qui se construit. La fabrique de la ville, c'est un mélange de désirs et de projections très puissants. Élus, aménageurs, architectes, promoteurs, habitants... tout le monde se projette dans un futur, un nouveau récit. Et moi-même avec ce désir de film. Et en même temps, je tenais à ne pas perdre de vue le terrain, comme un contrepoint au fantasme

Le film se termine sur une tonalité et un parfum d'inquiétude...

Lorsque l'on filme un quartier qui sort tout juste de terre et n'est pas encore peuplé c'est souvent froid. Il manque l'essentiel : la vie, le mouvement... Terminer là le film, « en suspens », permet de s'interroger sur la manière dont la vie va se dérouler. Peut-être que le quartier tiendra ses promesses, peut-être pas, le film n'est pas là

d'aménagement. Le film devait conserver comme centre le territoire et sa matérialité. Comme, par exemple, le décalage entre la nature « sauvage » et celle domestiquée. Quoiqu'il en soit, tout est parti du sol. Le sol, qui abrite les couches des périodes passées et, en même temps, permet de poser les fondations du futur. Filmer la terre et la boue, c'était entremêler ces deux temporalités. Mais sans nostalgie.

pour le dire. En même temps, ça interroge. Comment « trouver sa place » dans ce chamboulement, qu'on soit un être humain, un végétal, un oiseau ? Cette difficulté à s'articuler avec son temps traverse le film et mon cinéma en général.

Par rapport à tes films plus « lointains » et plus « grands », Ici Brazza a-t-il été plus complexe à mener ?

D'une certaine manière, oui. Bien que j'aie pensé l'inverse au départ. Pourquoi s'intéresser à un simple terrain vague ? Quelle histoire en raconter qui puisse avoir un intérêt ? Mais je vois un prolongement de mes films précédents à deux endroits. D'abord, dans le fait de pousser plus loin le sujet du pouvoir politique et ses modes de représentation avec toujours cette temporalité du chantier comme un temps suspendu entre présent et futur. Ensuite, en poussant la forme du film - par le son composé, les procédés techniques au tournage, des choix de montage - vers la fable, la fiction urbaine dont on a parlé.